HEBDOMADAIRE: 15 fr. IIe année — Deuxième série: N° 29 MARDI 26 MAI 1953

CONTRE COURANT

Ce qu'il faut dire

EN INDOCHINE

LES nouvelles d'Indochine ne sont pas fameuses depuis quelque temps. Elles ne sauraient l'être d'ailleurs. La « sale guerre », ainsi la dénomment certains journalistes (qui en connaissent peut-être de propres) perdure avec ses séquelles de trafics politiques et de scandales financiers.

Depuis trois quarts de siècle l'héritage de Jules Ferry le Tonkinois crée des soucis aux uns, coûte de l'argent à tous, mais engraisse un lot important de flibustiers de finance ou d'affaires.

Cet état de choses doit-il durer longtemps? Certains veulent le croire, la plupart dse Français pensent différemment. C'est là un des aspects particuliers de cette guerre qu'aux yeux de l'homme impartial elle se révèle des plus impopulaires. A droite, à gauche, au centre, elle l'est partout! Pourtant quand il s'agit de guerroyer, de brandir le drapeau tricolore, d'honorer (!) nos couleurs, il se trouve toujours dans les milieux nationalistes quelque enthousiasme et des feuilles pour encenser les généraux et pousser à la mort « nos petits soldats ». C'est sans risques et souvent de bon rapport. De nos jours l'affaire d'Indochine fait exception. Ses relents faisandés ont réussi à dégoûter à peu près tout le monde. Jusqu'à M. Edouard Daladier — pourtant peu délicat et toujours prêt, dès que l'occasion s'en présente, à mettre l'embargo sur le ministère de la Guerre, à passer des revues, à décorer des gens encore dégouttant de sang — qui depuis trois ans écrit des choses fort pertinentes sur la question et conseille purement et simplement de plier bagages.

Or l'étourneau qui règne provisoirement au ministère des Etats associés (1) n'est pas de cet avis. Les profiteurs non plus. Et de nous faire le coup du « verrou indochinois » pour la défense du monde libre contre le communisme. Serions-nous aussi bêtes que ces messieurs le supposent?

(1) Ce ministère de création récente, pour ne rien faire sinon un travail néfaste, compte 155 fonctionnaires et coûte annuellement 7 milliards de francs.

Je ne parlerai aujourd'hui que de la guerre elle-même, faite uniquement, de part et d'autre, par des gens de métier, des fanatiques politiques, des baroudeurs, des stipendiés, auxquels s'ajoutent nos troupes de couleur dont on s'est passé de l'avis.

Le casse-tête indochinois avec ses prises, ses reprises, ses surprises de petits postes perdus dans la brousse, est tout de suite clair lorsqu'on examine la carte des opérations. On y constate que les Français et leurs « protégés » tiennent les villes, les gros villages, des fortins et que le bled est aux mains de l'adversaire. Situation qui dure depuis des années et qui ne peut guère s'améliorer. L'histoire de l'invasion du Laos, puis du repli viet minh habilement interprété a peut-être influencé les Américains; elle a fait hausser les épaules des gens au courant et s'indigner la presse étrangère.

Pour rétablir une situation, paraît-il critique, le gouvernement vient d'envoyer là-bas un général des Services de renseignement. Ce choix a été généralement considéré comme un prélude à la négociation. Il ne s'agirait plus que de sauver la face geste indispensable en Asie. Ce serait à mon humble avis la solution la plus sage. Mais elle gêne de puissants intérêts qui, en déplaçant la question, en représentant Ho Chi Minh comme un homme de paille sans poids réel tentent d'enterrer élégamment l'affaire pour continuer les affaires.

C'EST DE CET AUTRE ASPECT DE LA GUERRE D'INDOCHINE DONT JE PARLERAI PROCHAINEMENT.

Louis LOUVET.

A LA suite d'une reconnaissance des lieux et pour donner satisfaction à des camarades qui reculent devant le prix du billet S.N.C.F. notre

BALADE DU 31 MAI

aura lieu à

GARCHES aux 4 CEDRES

(*Voir détails à la page* 146.)

nos tendances

Aura-t-on enfin la paix ?

CE n'est certes pas un sentiment de résignation qui nous a dicté ce titre. Evidemment, pour nous la paix véritable ne pourra s'établir dans le monde que lorsque auront disparu pour toujours les forces d'oppression qui maintiennent les travailleurs dans un état de sujétion, de crainte et de misère. Mais on a beau dire. D'ici là, les hommes doivent vivre. Et — exception faite pour la Corée et l'Indochine — ce qui se passe depuis huit ans dans ce monde bouleversé par six années de guerre, si ce n'est plus la guerre avec toutes ses horreurs, ses massacres et ses destructions massives, ce n'est pas non plus la paix telle qu'on la conçoit par opposition à l'état de guerre.

Depuis huit ans les nations, « victorieuses » lors de la dernière tourmente, au lieu de conjuguer leurs efforts en procédant d'un commun accord à la reconstruction matérielle de la vie sociale, se sont repliées en deux blocs ennemis. Les ressources dont elles disposent et qui auraient dû servir à renflouer la production, reconstruire les habitations, les écoles, les lieux de travail, enfin à rétablir les possibilités de nourrir, de vêtir et de loger convenablement des millions d'êtres humains privés de tout moyen assuré d'existence, ces ressources sont gaspillées par milliards pour accumuler des armements ruineux, en vue d'une prétendue défense de la civilisation. C'est ce que l'on a appelé par un mot de circonstance (le dictionnaire paye lui aussi son tribut à la folie des hommes) : la guerre froide. Froide par rapport à l'autre, où les habitants de la terre s'entretuent à la lueur des éclats de bombes et au feu infernal des incendies et des explosions atomiques.

Il y a bien l'organisation dite des Nations Unies (plus précisément de leurs gouvernements) laquelle, a été fondée sur les ruines et le modèle de l'ancienne Société des Nations, qui doit garantir les peuples contre de nouvelles agressions et de nouvelles guerres, mais qui n'arrive pas à se dépêtrer de l'ornière de la procédure et se révèle impuissante à mener à bien les tâches dont elle s'est chargée.

Dans cette situation accablante, où se pose jour après jour le dilemme angoissant: guerre ou répit provisoire, des millions d'hommes anxieux attendant ne fût-ce qu'une sécurité relative, un travail assuré leur donnant la possibilité d'envisager le lendemain sans craintes excessives, espèrent impatiemment la paix promise. On a raison de se méfier des solutions de fortune que nous proposent les grands du monde, on a beau être fixés sur les intentions secrètes des hommes au pouvoir, cachant leur volonté de puissance, leur honteuse collusion avec les forces d'argent, sous des propos conciliants et prometteurs. Ces propos — qu'ils nous soient transmis des puissants régnant sur les peuples de l'Ouest ou de l'Est, d'Orient ou d'Occident — restent pour nous tels que nous les avons toujours jugés: des mots tracés sur les sables mouvants de la politique des Etats. Nous savons qu'ils ne seront suivis de faits tangibles que pour autant que la pression des forces populaires aura su y contraindre les gouvernants. Autrement, ils seront bien vite oubliés. Autant en aura emporté le vent.

En attendant, et malgré tout, cette impatience qui se manifeste dans les couches populaires, ce besoin intense de voir enfin se dissiper l'état insupportable d'insécurité où nous nous débattons, ce désir de recueillement et de détente, ne peuvent nous laisser indifférents. Ce n'est pas d'un prolongement de cet état de choses anormal, de ce désarroi dans lequel se débattent les peuples, que nous pouvons espérer un réveil de la conscience, un sursaut offensif et salutaire de ces derniers.

Ce n'est pas dans notre rôle de donner des conseils de sagesse aux détenteurs actuels du sort de l'humanité ; mais si la crainte du pire devait les retenir sur la voie menant au précipice, la détente provoquée ainsi, en satisfaisant pour un temps les aspirations populaires les plus légitimes ouvrirait, malgré eux, la voie à une ère où la raison pourrait triompher de la folie et l'esprit de liberté avoir raison de l'aberration totalitaire.

(Du *Bulletin du mouvement anarchiste de la Suisse romande*. - Mai 1953.)

BALADE DES VIEUX SCHNOCKS

Pour les raisons indiquées ailleurs la balade aura lieu à GARCHES (aux 4 Cèdres) et non à St-Leu-la-Forêt comme indiqué précédemment le *Dimanche 31 mai.*

A 15 h. 30 courte causerie par *Louis Louvet* sur :

L'ANARCHISME QUAND NOUS ETIONS JEUNES...

Suivie d'un débat avec la participation des camarades présents sur : *L'anarchisme d'aujourd'hui a-t-il démérité? Y a-t-il réellement crise? Comment redresser la situation.*

Le prochain numéro parviendra samedi prochain à nos abonnés parisiens et contiendra tous renseignements sur la balade.

Le point de vue de l'anarchisme social

Appelons les choses par leur nom

« Révisionnisme et Confusionnisme » de Caron, publié en avril par «Le Lien», ne laisse pas d'être troublant. *A priori*, je veux croire à la sincérité des positions doctrinales de camarades dont je ne partage pas les opinions et j'essaie de comprendre en quoi, exactement, nous divergeons.

Bien sûr, il est regrettable que Caron, après avoir clos les polémiques de personnes et déclaré vouloir s'en tenir aux débats d'idées, injurie successivement tous les camarades qui lui sont adversaires et qui ont, dans le mouvement, une activité marquante, soit comme secrétaires de groupes, soit comme éditeurs de publications. Mais c'est là une faiblesse commune à toute personne vouée à l'action et qui, d'instinct, tend à détruire l'obstacle, celui-ci fût-il un camarade.

Cela n'empêche pas que la virulence du polémiste puisse avoir sa source dans une conviction. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si cette conviction est ou non compatible avec l'essentiel de l'anarchisme. C'est aussi de savoir la valeur des critères qui autorisent Caron à présenter ses contradicteurs comme des « minus » ou bien, au choix, des manières de coquins.

Je suis tout à fait à l'aise pour en discuter puisque j'échappe aux injures, non qu'on pense que je ne les mérite point, mais sans doute parce que l'on considère que je n'ai dans le mouvement aucune sorte d'importance. En effet, mon activité se manifeste davantage chez ceux que les chrétiens appelaient les « gentils » et je n'aspire ni n'ai jamais aspiré à diriger quoi que ce soit.

En revanche, je me souviens de polémiques du même ordre qui ont — il y a quelque trente ans — éloigné d'une activité concertée des camarades valables, quand elles ne les ont pas rejetés sur une autre voie. L'anarchisme n'y a rien gagné si nous en jugeons par l'atonie qui le caractérise à présent. Peut-être serait-il bon que l'on évitât de retomber en des erreurs dont la cause fut et demeure *la nostalgie du manque de prise sur les foules*.

⁂

Les militants actifs — dirigeants par impulsion naturelle — sont plus - ou moins orateurs et journalistes. Ils ont besoin d'un public. Ils le désirent large, donc populaire. Seulement, il y a un *hic*. Les masses, par la condition injuste de leur vie, par les conséquences immédiates de cette injustice, ne sont nullement enclines à philosopher. Parce qu'elles ont un sens très vif de la justice, elles ont une impatience non moins vive de bouleverser un état de choses dont elles souffrent, dussent-elles, comme on l'a vu au cours des révolutions de notre siècle, tomber de Charybde en Scylla.

Et voici le dilemme qui s'impose à notre choix, c'est-à-dire à nos disputes: doit-on, pour attirer les masses et les séduire, leur promettre des réalisations *prochaines* sans rapport avec les conditions réelles de la conjoncture? Doit-on leur promettre un avenir dont on ne saurait dire honnêtement, compte tenu des connaissances actuelles et des expériences vécues, qu'il est dans la nature des choses et de leur évolution?

Ou bien ne doit-on pas accepter les conséquences d'une position, minoritaire par nature, et agir sur les élites *de toutes classes* pour les engager à vivre *actuellement* selon la philosophie anarchiste et, en même temps, les inciter à batailler dans le présent, *selon les conditions du présent*, pour se défendre contre les réactions sociales, pour promouvoir des solutions d'avenir en préconisant, en appliquant à toute occasion, dans tous les domaines, des formules antiautoritaires?

Schématiquement, le problème des divisions libertaires se pose ainsi. S'il n'apparaît pas nettement à chacun, c'est que nous ne cessons de chercher à échapper au dilemme en faisant la synthèse de ses termes,, ce qui n'est qu'une gageure.

Je connais l'objection: opportunisme, relativisme. Je dis non. Un opportunisme est une concession personnelle intéressée, déshonnête. L'opportunité est un fait d'objectivité. Quant au relativisme, il est la vie même et par conséquent conforme à la philosophie anarchiste qui ne veut connaître que des réalités. Voici un exemple: quand, vers les années 1910, l'anarchiste individualiste raillait l'anarcho-syndicaliste à cause de son embrigadement et de son acceptation de disciplines majoritaires, j'optais pour le syndicat en tant que moyen immédiat d'améliorer les conditions de vie personnelle. C'était un relativisme car, de fait, nombre de nos camarades syndiqués couvaient en eux une bonne graine de futurs petits patrons ou de contremaîtres plus que d'anarchistes.

Cela n'a pas changé. Et c'est parce que cela n'a pas changé que l'anarchisme ainsi défini reste valable. Il se justifie par une certaine constance. Mais il est d'évidence inacceptable pour Caron dès qu'il écrit au sujet de camarades que « leur anarchisme est tout au plus un individualisme ». Tout libertaire qui ne serait pas frotté de marxisme dirait que l'anarchisme est *d'abord* un individualisme et que tout socialisme a pour critère à ses yeux: le social au service de la personne et non pas le contraire.

⁂

Là sont les éléments d'une opposition qui est de fond plus que de forme. Le titre choisi par Caron le précise: « Révisionnisme et confusionnisme » se réfère à une terminologie marxiste. L'anarchisme serait-il antidogmatique s'il n'était une continuelle révision des idées? Quant au confusionnisme, on le veut bien d'un manque de clarté dans l'exposé d'une position. On le refuse s'il s'agit d'une opposition de doctrinaires à la coexistence de tendances qui sont diversité enrichissante et liberté.

Les opinions sont libres. Mais si une tendance libertaire est à ce point fermée aux implications du terme anarchisme, vaudrait-il pas mieux qu'elle changeât franchement de définition? Ainsi cesserait la seule confusion véritable et, avec elle, des polémiques qui ne sont que dialogues de sourds.

Ch.-Aug. BONTEMPS.

Aristide LAPEYRE nous communique :

Le Congrès de la 9e Région de la Fédération Anarchiste s'est tenu à Bordeaux le 12 avril.

La séance ouverte à 9 h. 20, l'appel des Groupes indique la présence de La Rochelle, Cognac, Saintes, Bordeaux, Langon, La Réole, Tonneins, Villeneuve-sur-Lot, ainsi que le Groupe de Toulouse et le Comité de Relations invités.

Après l'établissement de l'Ordre du du jour, la lecture de la correspondance montra l'unanimité des réactions spontanées devant les injonctions qui leur avaient été faites, sous forme de memorandum et de circulaire.

S'ajoutant au rapport sur le comportement du C.N., les précisions de Toulouse confirmèrent excellemment toutes les craintes des militants et déterminèrent des prises de position très nettes, quant à l'action à mener immédiatement pour redresser une situation catastrophique du mouvement national, et les principes généraux qui devaient déterminer les relations des anarchistes dans l'avenir.

Le Secrétaire Régional, désigné à l'unanimité, à charge pour lui de s'entourer de tous les concours dont il peut avoir besoin, fut chargé d'entrer en contact avec les groupes de la F.A., en vue d'un Congrès National avec participation de tous les Groupes exclus ou non.

Enfin, le Congrès ne se sépara pas sans avoir constaté que la propagande, dans la Région, n'avait pas été mise en sommeil et qu'elle devait continuer comme par le passé.

notre presse

C.R.I.A. — *Reçu la semaine dernière le bulletin n° 18 daté d'avril. Autant que je puisse comprendre l'espagnol j'y découvre l'annonce du congrès annuel et « régulier » de la Fédération anarchiste française qui siège au quai de Valmy. L'ordre du jour comporte une déclaration de principes, des précisions sur la position 3e front, la F.A.F. et les problèmes ouvriers, entre autres. Trois journées seront nécessaires à ces épuisants exercices qui auront lieu à Paris les 23, 24 et 25 mai. La tenue couleur de muraille semble de rigueur l'endroit où se tiendra ce singulier congrès n'étant pas révélé. De peur, probablement, que les anarchistes s'y rendent. Des informations sur le congrès italien que nos lecteurs ont pu lire dans notre numéro du 12 mai, l'annonce de la préparation du congrès de la F.A. Mexicaine, des notes sur le mouvement en Amérique latine complètent ce bulletin qui contient, en outre, une bibliographie signalant les articles de Louis Louvet, dans* l'Anarchie *(février et mars 1927) et l'enquête qui a fait suite sur le « parti » anarchiste.* Réd. Adm. 145, quai de Valmy, Paris (10e).

TÉMOINS. — *Il s'agit là d'une revue éditée en Suisse qui se défend d'être libertaire mais qui en véhicule la pensée. Nous y trouvons des articles de I. Silone, de J.-P. Samson et la série d'articles que Prunier donna à* Contre-courant: *Libéraux et libertaires. Bien édités ces cahiers trimestriels ont un dépositaire en France qui se trouve être notre camarade Robert Proix, 211, rue Saint-Maur, Paris* (10e) *(le n° 75 frs).*

K. DRATIN.

COMMUNIQUES

AMIS DE HAN RYNER

SAMEDI 6 JUIN à 21 heures, au *Café de la Gare*, 3, *place Saint-Michel* (sous-sol), réunion des Amis de Han Ryner, sous la présidence de Gérard de Lacaze-Duthiers.

Causerie de Louis SIMON sur*: Anticipations et voyages en Utopie dans l'œuvre de Han Ryner*. Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

LIGUE POUR LA RÉFORME FONCIÈRE ET FISCALE. — Assemblée générale le dimanche 31 mai à 15 heures, Salle du Musée Social, 5, rue Las-Cazes - Métro: Solférino.

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

Cultes et religions

LES SACREMENTS

III

Credo quia absurdum, je crois parce que c'est absurde, disait St-Thomas d'Aquin. Que de gens pratiquent encore cette maxime. Pour beaucoup d'autres, la religiosité est affaire de convenance, d'intérêt, de milieu social. Tout le monde est chrétien, tout le monde fait baptiser ses enfants, je fais comme tout le monde, est un axiome que l'on entend formuler bien souvent. D'abord, il est inexact que tout le monde soit chrétien, et le christianisme n'étant pas d'ailleurs une religion primitive, pour lui recruter des adeptes, il a bien fallu que ses promoteurs n'eussent pas, au même point, le souci et le respect de l'opinion. Ensuite, on étonnerait bien les personnes, pour qui faire comme tout le monde, est à la fois le commencement et la fin de la sagesse, en leur apprenant qu'aux premiers âges de l'Eglise, on ne baptisait que les adultes: Ce qui avait au moins le mérite d'être un acte conscient. Et la raison, direz-vous? La raison est que le péché originel n'existait pas encore, ou si l'on aime mieux, était inconnu des chrétiens. Oui, tout étrange que cela paraisse, il faut bien se rendre à l'évidence. Jésus était mort pour racheter le genre humain, perdu par Eve, et ses apôtres, non plus que ses disciples, n'avaient pas soupçonné la cause déterminante de cette immolation volontaire.

Ce fut St-Augustin qui s'en avisa, vers l'an 340 de notre ère, et qui s'empressa d'en publier la relation. Comment fit-il sa découverte? Nous n'avons sur ce point que des données très vagues. Mais tous les petits chrétiens morts entre le Ier et le IVe *siècle* durent aller en enfer: les limbes n'existant pas plus alors que le péché originel.

Credo quia absurdum. Si les croyances religieuses n'étaient qu'absurdes, ce serait déjà fort regrettable, l'intelligence ne pouvant sous peine d'atrophie ou de recul, se nourrir d'absurdités. Mais elles ont, en outre, pour conséquence inévitable, de porter ceux qui les professent à l'intolérance, et la caste sacerdotale à la persécution. L'histoire de l'humanité abonde en faits, généraux ou isolés, qui le prouvent surabondamment.

Pour nous en tenir à la question du baptême, il s'était fondé en Allemagne, vers 1520, au moment où s'établit le protestantisme, une secte religieuse, dont le nom seul était un programme. Ses membres s'appelaient anabaptistes et se rebaptisaient les uns, les autres à l'âge de raison. Leur chef, nommé Jean de Leyde, homme d'une foi sincère et d'une piété ardente, prétendait fort justement selon nous, que le baptême étant un acte d'adhésion au christianisme, en même temps qu'un symbole, ne pouvait être administré à la naissance: le nouveau-né étant aussi incapable de comprendre la nature de l'acte, que la portée du symbole. Il affirmait en outre que l'engagement pris au nom de l'enfant de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, avait besoin d'être renouvelé par lui, une fois adulte, c'est-à-dire quand ses facultés le rendaient apte à discerner et à choisir en toute connaissance de cause.

Qu'il eût tort ou raison au point de vue théologique? La question est secondaire. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que sa doctrine laissait intacts tous les préceptes et tous les enseignements de l'Ecriture. Elle n'en souleva pas moins des colères violentes, des haines farouches au sein d'une population fanatique, surexcitée par l'ardeur de sa croyance et les prédications du clergé, que la secte nouvelle menaçait dans son influence, ses prérogatives, et frustrait par surcroît d'une partie de ses ressources. Les anabaptistes ne recourant à son intervention pour aucune de leurs cérémonies. Cela ne pouvait se tolérer. On résolut donc de sévir d'autant plus qu'avec l'éloquence et l'enthousiasme d'un apôtre, Jean de Leyde opérait beaucoup de conversions.

Déféré au tribunal ecclésiastique, où d'ailleurs, il ne se rendit pas, le chef des anabaptistes traqué, poursuivi comme un malfaiteur par les limiers du St-Office, fut enfin, après une héroïque résistance, arrêté dans la cathédrale de Münster capitale de la Westphalie et livré à un horrible supplice. Or, il ne faut pas oublier qu'à cette époque un certain nombre d'édifices religieux, les cathédrales notamment, étaient des lieux d'asile, déclarés inviolables. Mais leur inviolabilité officielle n'empêcha jamais le clergé d'y faire saisir ses adversaires, qu'on livrait ensuite au bras séculier, c'est-à-dire au bourreau.

Voilà comment l'Eglise entendait la tolérance, et pratiquait la charité, la fraternité inscrites dans l'Evangile: charité et fraternité qu'elle exercerait aujourd'hui de la même façon, si elle possédait encore la suprématie du bon vieux temps.

L'amour du lucre et l'amour de l'autorité, tels sont les traits distinctifs de toute religion dominante. Par esprit d'imitation, ou de solidarité avec ses devancières, le catholicisme se les est complètement appropriés.

Jeanne DERVIL.

LA VOIX LIBERTAIRE DANS LE MONDE

L'anarchisme américain

L'ACTIVITE des anarchistes européens nous est connue, leurs théories sont éudiées et traduites en plusieurs langues. Il n'en est pas de même de l'action de nos compagnons d'outre-Atlantique, en l'occurrence des Etats-Unis; leurs idées, leurs combats nous sont moins familiers. Pourtant, cette terre, riche dans le passé en belles individualités libertaires, possède encore de vigoureuses racines anarchistes. Des publications de bonne facture en témoignent. A ce titre, Résistance *mérite l'attention. Cette revue de New-York a tenté de jeter quelques lumières sur plusieurs aspects de l'anarchisme. Nous avons pensé que l'étude résultant d'un effort certain de renouvellement, effort allié à un esprit libertaire du meilleur aloi, méritait d'être publiée.*

C'est ce travail que nous présentons aujourd'hui en traduction intégrale à nos lecteurs. R. L.-T.

L'HOMME de la rue » pourrait être surpris, mais dans certains cercles d'avant-garde c'est devenu un lieu commun de dire que les événements des quinze dernières années ont contraint maints jeunes Américains avancés et intellectuels à des idées sur la société, l'Etat et l'individu qui sont positivement anarchistes. La réaction contre le marxisme et les idées étatiques, la pénétration du mouvement pacifiste par les conceptions anarchistes, l'accent « libertaire » croissant employé par les jeunes socialistes, tout cela indique au moins averti que, au sein d'une société où le mal souverain est la domination des personnes par de puissantes institutions sociales, le point capital n'est pas la disparition de maux particuliers (capitalisme, fascisme, stalinisme) mais celui du principe même de l'autorité et de la coercition.

Cependant, le mouvement anarchiste américain ne s'est pas développé — au contraire de l'Europe — et nous constatons peu d'inclination à porter les idées anarchistes plus loin qu'un assez vague rejet de l'Etat, vers la découverte de l'action efficace.

C'est une raison suffisamment pessimiste. A l'époque actuelle, les propositions des anarchistes sont jugées d'importance limitée (quoique souvent étonnamment formelle!); les institutions ont un pouvoir considérable et bien que les maux soient assez évidents et que nul n'en soit exempt, nous rencontrons même des difficultés à communiquer nos idées à nos amis. Néanmoins, il est clair que nous devons trouver les moyens de les répandre, que nous tous, anarchistes, devons sentir le besoin de nous réunir et de travailler ensemble, qu'ensemble nous étudions les actions possibles (et les réalisions!) pour mettre un terme aux interminables bavardages que nous considérons comme des succédanés se substituant aux actes.

Semblables à nos prévisions devenant plus désespérées, les solutions personnelles immédiates deviennent moins réalisables, moins satisfaisantes et les solutions de groupes et de masses, pour si difficiles qu'elles soient, demeurent non une préférence de l'idéal mais la plus sévère nécessité.

Il semblerait que nous ayons plus d'avantages à transmuter notre désespoir en actes et d'éprouver si ceux qui sont décidés à rompre leurs chaînes en voient leur force décuplée.

A *Résistance* nous avons hésité à prendre une attitude définitive car il est dans notre pensée que celui qui *désire* résoudre un problème puisse l'entreprendre (telle la recherche du meilleur comportement). Nous avons, peut-être, été aussi trop réservés en plaidant pour la valeur potentielle d'un mouvement anarchiste qui n'existe pas encore.

Peut-être qu'une part de la confusion concernant l'anarchisme et son manque d'impulsion pour essayer de prendre corps provient d'un malentendu sur la nature de l'anarchisme historique, la nature du mouvement anarchiste, les buts que nous pensons pouvoir atteindre.

Les mots: anarchisme, liberté, Etat, etc, sont employés de multiples façons par les mêmes écrivains. Il est présentement nécessaire, pour notre part, de définir plus nettement nos principes de base, les institutions actuelles, les positions que nous avons prises à leur égard, notre conception d'une société libre avant que nous puissions commencer de la réaliser.

Pouvons-nous dire rapidement ce qu'est l'anarchisme?

Négativement, une philosophie qui voit dans les institutions sociales actuelles un facteur consumant et détruisant la vie humaine, frustrant les hommes et les femmes du bonheur qu'ils sont capables d'en retirer. Ainsi, les anarchistes pensent que la nature d'une seule institution sociale — parmi d'autres: politiques, de production, d'éducation, ainsi de suite — est telle qu'elle limite la liberté de choix, empêche la satisfaction des besoins essentiels, rend les individus prisonniers des institutions et des hommes au pou-

UN CAS ORIGINAL

LA presse anglaise a relaté, très sommairement, cela va sans dire, le cas d'un jeune officier d'un régiment d'Elite qui, invoquant ses convictions pacifistes, a refusé d'obéir aux ordres de ses chefs l'invitant à se présenter en uniforme à une parade militaire. Le conseil de guerre devant lequel il est passé, l'a simplement renvoyé de l'armée. Il s'agit en l'occurrence du sous-lieutenant John Alexandre White, âgé de 19 ans, du régiment « 2e Inniskilling Fusiliers ».

Heureusement pour lui qu'il est Anglais. En France, il est fort probable qu'il aurait été proprement renvoyé devant un tribunal militaire sous un des motifs suivants: Insoumission, indiscipline ou trahison.

On ne peut évidemment savoir ce qui bouillonne au fond de l'inconscient, ou même d'une conscience individuelle. Peut-être ce jeune homme s'est-il dit après coup: « que suis-je allé faire dans cette galère; si la guerre survient, je risque non seulement d'être zigouillé par l'ennemi d'en face, mais également par les balles perdues de l'arrière. »

Pourtant, à 19 ans, on est à l'âge où l'on est encore capable d'un pur idéalisme, d'un sincère enthousiasme, et l'on pourra bien croire que le jeune White, en refusant de se plier à des manifestations qu'il jugeait incongrues, a vraiment obéi aux directives de sa conscience.

C'est justement pourquoi je reproche à la presse anarchiste d'avoir passé sous silence son cas. Car au point de vue résultat, la conversion au pacifisme d'un seul officier vaut bien celle de mille civils recrutés de force.

En raisonnant par l'absurde admettons que le choix entre la paix et la guerre soit soumis à un referendum. Si un million de civils se prononcent pour la paix et qu'un seul général, survenant, opte pour la guerre, il y a neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances sur mille que ce soit ce dernier qui emporte la décision.

CYNICUS.

voir, conduit à la guerre et, logiquement, à l'Etat-Moloch.

Positivement, une philosophie qui voit dans la libération de l'individu des institutions coercitives, dans la liberté à se développer en tant qu'individu connaissant et affirmant ses besoins et ses désirs, dans l'absence d'Etat et de gouvernement, dans le développement de la collectivité, des relations affinitaires au lieu de celles présentement imposées, la possibilité, en anarchie, de vivre satisfait et heureux, de réaliser les possibilités humaines.

Et même plus encore: on sait que la bouleversement social dépend de la prise de conscience et des actes des individus, non des chefs ni des organisations; que le bouleversement social doit être intégral, impliquant tous les aspects de la vie et pas seulement l'économique ou le politique; que le bouleversement social et toutes les actions valables doivent être *directs;* que dans le domaine politique nous ne devons pas faire route vers l'est en naviguant cap ouest; que le problème capital demeure l'implacable sape pied-à-pied et la destruction des institutions coercitives, non leur remplacement par de nouvelles, voire de « meilleures ».

Notre souci, par conséquent, est de rechercher — et de réaliser — les actes actuellement susceptibles d'accroître au maximum notre liberté et notre bonheur, les actes tendant à desserrer l'étreinte des institutions oppressives, pouvant encourager nos voisins à en admettre la possibilité en mettant en relief les brèches pratiquées dans le domaine des contraintes tant que l'action demeure ferme. Finalement, nous devons abattre le grand mur de la peur et de la soumission, de l'esclavage et de la violence.

Ainsi est l'anarchisme, pensons-nous. En un siècle d'anarchisme beaucoup a été appris dans le domaine des problèmes pratiques: ce qui paraissait donner des espérances était illusion, des techniques plus récentes ont vu le jour; cette connaissance est le sens et l'importance d'une tradition qui cerne chaque idée d'action issue des prémisses anarchistes et de la connaissance vivante.

Le *mouvement anarchiste*, comme nous le concevons, représente l'association des groupes et des individus anarchistes, basée sur la reconnaissance d'une communauté de problèmes et de points de vue n'excluant pas telle ou telle *tendance*. Il ne saurait être question d'inclusion ou d'exclusion; un mouvement anarchiste ne peut exiger des cadres organisés ni une définition des limites alors qu'il existe en réalité dans l'esprit des anarchistes un désir de coopérer, un sentiment de solidarité et de communauté pouvant prendre, selon le cas, la forme appropriée.

Nous présentons donc le mouvement comme un groupement au sein duquel on s'efforce de rechercher la solution de nos problèmes et de trouver la meilleure que nous puissions réaliser. Il n'est pas question que tout le monde accomplisse la même chose: soit que tous aillent travailler en usine ou bien dans des communautés rurales, qu'ils se transforment tous en propagandistes ou encore qu'ils ne fassent rien. C'est la tâche des individus et des groupes de déterminer les buts exacts, significatifs, qu'ils désirent atteindre et dont ils n'auront pas besoin de se justifier devant quiconque.

Des possibilités d'un pareil mouvement, une des plus grandes est qu'il soit justement une communauté où, ici même, maintenant, entre anarchistes, pourraient être vécues les éthiques, la solidarité, les relations humaines qui sont les éléments de nos principes.

(Traduit de l'anglais par R. LOUIS-TORT.)

Le Secrétaire de la 9e Région, a envoyé le compte-rendu du Congrès de Bordeaux, à tous les secrétaires de groupe, dont il avait l'adresse postale, d'une part;

d'autre part, une circulaire qui impliquait une réponse rapide.

Or, le Secrétaire n'a certainement pas toutes les adresses, certaines ne sont peut-être plus valables, enfin, la curiosité postale a joué et toutes les lettres envoyées ne sont pas parvenues à leur destinataire. Ce pourquoi, les secrétaires qui ne sont pas en possession de ce compte rendu, sont invités à le réclamer à: Aristide LAPEYRE, 44, rue de la Fusterie, Bordeaux.

INTERMITTENCES

Les éditions « La Goélette » vont publier vers le 15 juin les poésies de Ch.-Aug. Bontemps : *Intermittences*, avec une introduction de Henry de Madaillan qui se félicite d'avoir décidé notre ami à publier ces poèmes.

Le tirage de cette édition originale, sur papier offset Libert, est limité à 710 exemplaires numérotés, hors commerce.

Pour recevoir un exemplaire dédicacé souscrire avant tirage, directement, à *Ch.-Aug. Bontemps*, 4, *rue Gustave-Rouanet, Paris-18e*, C.C.P. 787-88. Prix à la souscription: 500 frs, rec. 550 frs.

DIALOGUES
DE TOUS LES JOURS

— *Philinte, avez-vous lu les gazettes ces temps derniers?*

— *Oui.*

— *Rien ne vous émeut, rien ne vous étonne?*

— *Mais vous êtes sans cesse en ébullition. De la plus petite des choses vous en faites un drame!*

— *Vous trouvez, une petite chose, le scandale des piastres?*

— *On voit ça tous les jours; vous parlez d'une nouveauté!*

— *Comment des gens font des fortunes colossales à des milliers de kilomètres du conflit; des hommes meurent à chaque minute dans des conditions que l'on n'ose imaginer, et c'est tout ce que vous trouvez à répondre?*

— *Rochette, Madame Hanau, Oustric, Stawisky et tant d'autres. Le gogo est éternel.*

— *Pardon. Que des gens spéculent et ramassent une culotte, comme dans un tripot, tant pis; mais ici, ça change de thèse. Des hommes meurent, entendez-vous Philinte, pendant que d'autres édifient des fortunes sur ces morts. La guerre a des supporters, dans ces conditions, qui ne sont pas désintéressés pour un sou! Notre époque ne sait plus rougir de honte. Les pattes sanglantes travaillent dans l'ombre pour la boucherie.*

— *Vous voilà parti. Encore votre marotte.*

— *Attendez Philinte. Que pensez-vous des dix ans de travaux forcés récoltés par ce jeune Viet fanatique? Le fond de l'affaire le saurons-nous jamais? Mais à la lecture des journaux, l'homme, tout assassin qu'il est, est moins odieux que sa victime.*

— *Attention Alceste.*

— *J'ai horreur du sang versé; je crois que la vie a son prix et je me dis: faisons un parallèle avec des petits gars, chez nous, tombés sous les coups des nazis. Je m'arrête car j'irais peut-être trop loin.*

— *Vous en avez assez dit!*

— *Le drame, voyez-vous, c'est que nous ne savons même plus nous indigner.*

Paul PRIMERT.

GROUPE DE MARSEILLE. — 12, rue Pavillon 2e étage. — Depuis le 18 Octobre 1952 le Groupe de Marseille a été réorganisé. Toutes les tendances de l'Anarchisme y sont représentées et y vivent dans l'entente et l'harmonie. Cet essai encourageant nous permet aujourd'hui de demander à tous ceux qui se réclament de nos idées de venir nous rejoindre. Réunion tous les lundis à 19 heures. (Correspondance : *André*, 12, rue Pavillon, 2e étage. — *Sans autres mentions.*)

MANIÈRES DE VOIR

PROBLÈMES TACTIQUES

Tactiques périmées

JE suis de ceux-là qui, parmi les libertaires, se posent ou se sont posé bien des questions sur certains principes, certaines tactiques, certains moyens de réalisation devenus classiques et, ce qui n'aurait jamais dû se produire, tabous, sacrés, indiscutables.

Parmi ces questions, l'une d'elles, la plus importante sans doute, est celle des moyens révolutionnaires.

A ce sujet, depuis quelques années, ma pensée a changé radicalement. Je considère que les anarchistes se sont trompés, que nous nous sommes trompés en axant la transformation sociale sur le triomphe d'une révolution populaire armée. Je considère surtout que, devant la puissance de l'adversaire, il est sensément indispensable de continuer à préconiser des tactiques qui, même il y a cinquante ans, étaient vouées à l'échec.

On pourra me rétorquer que j'ai, quant à la conception des choses que je repousse maintenant, ma part de responsabilité. Je le reconnais. Mais il n'était pas facile à l'homme venu à dix-sept ans dans un mouvement où l'on baignait dans la mystique du Grand Soir, à l'ouvrier autodidacte qui a passé une bonne partie de sa vie à lutter contre la faim, qui s'est cultivé comme il a pu, de se dégager de cette formation première et de l'enseignement de penseurs, de sociologues de renom international. Qu'étais-je devant Kropotkine, Bakounine, Malatesta, Fabbri, Riccardo Mella, Sébastien Faure, Grave, et combien d'autres? Cela, et ma situation de prolétaire ou de poursuivi aidant, ne pouvait que maintenir en moi l'esprit de violence révolutionnaire qui m'avait été inculqué par mon propre père, ancien combattant héroïque de la Commune.

Mais j'ai vécu une révolution : celle d'Espagne. Dans nul autre pays au monde nos forces étaient aussi grandes. Aucun peuple mieux préparé pour répondre à nos appels. Pendant plus de vingt ans, tant pendant mon séjour en ce pays qu'en Amérique du Sud, c'est sur l'Espagne que j'ai centré mes activités. Depuis 1921, après un bref séjour clandestin en France, je ne croyais guère plus aux possibilités révolutionnaires, subjectives et objectives, des masses travailleuses françaises. J'y croyais pour l'Espagne. Mais, fuyant le plus possible la démagogie, je me suis, pendant plus de quinze ans, efforcé d'apporter une mentalité constructive, des conceptions structurelles, des connaissances en matière d'économie sans lesquelles la lutte sur les barricades ne pouvait mener à rien.

Puis ce fut 1936, l'attaque de Franco, la lutte armée qui permit à nos camarades de triompher dans certaines régions. De triompher intégralement? Non, et c'est là leur excuse. Nous n'écrivons pas l'histoire plus honnêtement que les autres, et par les omissions et les déformations volontaires, nous nous condamnons quand nous pourrions nous défendre, et nous nous défendons quand, du moins devant notre pensée et notre conscience, nous devrions nous condamner.

En synthèse : jamais les anarchistes, malgré leur force, n'auraient vaincu dans les rues de Barcelone et de Malaga s'ils n'avaient bénéficié soit de la collaboration active — cas de ces deux villes — soit de la passivité bienveillante des autorités républicaines, et des partis politiques, des classes sociales petites bourgeoises, commerçantes, paysannes — cas de Valence et sa région, cas de la Catalogne — tout aussi désireuses que nous d'empêcher le triomphe du fascisme. N'oublions pas que les catholiques basques et le gouvernement national républicain de Madrid étaient antifascistes, ou tout du moins ne désiraient pas voir Franco à Madrid.

Dans de telles conditions absolument exceptionnelles, nos forces purent se lancer au combat. Mais si sans ces conditions, nous avions prétendu engager la bataille pour le seul triomphe du communisme libertaire, nous aurions eu contre nous fascistes, conservateurs, républicains, socialistes, catholiques, catalanistes, nationalistes basques, armée, police, toutes les classes sociales non prolétariennes, et même une partie du prolétariat. Et nous n'aurions jamais vaincu.

Telle est la vérité. Et même en supposant une hypothétique victoire, il est certain que l'intervention internationale nous aurait rapidement écrasés. Cette intervention a coûté à l'Espagne antifasciste environ un million de morts et d'inénarrables souffrances, simplement pour renverser un régime républicain. Qu'aurait-ce été contre un régime communiste libertaire qui, pour triompher, eût en employant la violence armée, donné prétexte à la violence armée de ses adversaires?

⁂

Puis, il y a eu la guerre, et le perfectionnement technique des moyens de combat. Avant 1914, on voyait la lutte des barricades, fusils contre fusils. Après 1944, la lutte apparaissait comme celle des fusils contre les tanks, les avions de bombardement, les gaz asphyxiants, les bombes atomiques. Maintenant, voici les obus atomiques, les bombes à hydrogène, les nuages radioactifs et d'autres moyens peut-être plus efficaces que l'on n'hésiterait pas à employer contre une révolution « anarchiste ».

Tels sont les faits crûment exposés.

⁂

En approfondissant davantage, je suis arrivé, sur les seules conditions techniques de la lutte, à des conclusions plus définitives encore. Dans toute l'histoire humaine, il n'y a pas d'exemple qu'une révolution SOCIALE ait vaincu. Même au temps de Spartacus, de John Ball, de Jean Huss, de Thomas Munzer, des Jacqueries, lorsque les moyens de combat étaient beaucoup moins inégaux, les soulèvements populaires furent défaits. Plus près de nous, 1848 et la Commune sont d'autres preuves. Seule a pu triompher la révolution russe, grâce à l'immensité territoriale de la Russie. Mais si la déviation étatiste du bolchévisme partait des principes autoritaires du marxisme révolutionnaire, il est certain que les circonstances créées par la lutte armée ont largement facilité le triomphe d'une dictature dont nous connaissons l'horreur.

A part cet exemple, seules dans l'histoire n'ont pu triompher que des révolutions politiques. Toute révolution sociale fait naître une coalition d'adversaires réconciliés, trop puissante pour être vaincue par le peuple ou les combattants du peuple. L'insurrection spartakiste et la commune hongroise nous fournissent des enseignements supplémentaires.

⁂

Je surprendrai peut-être en disant qu'aujourd'hui, bon nombre de nos camarades espagnols, la majorité très probablement, sont arrivés à des conclusions semblables. Hommes pratiques, ayant derrière eux une expérience douloureuse, certains ont élaboré un plan de réalisations libertaires qui exclut le triomphe d'une révolution armée. D'autres n'adhèrent pas à ce plan, mais personne, parmi les plus furibonds des agitateurs, n'a répondu aux essais que Garcia Pradas et moi avons pu-

bliés sur ce sujet dans *Solidaridad Obrera*. Manque le courage moral pour reconnaître les faits, et prendre ses responsabilités à temps, pour trouver, selon les circonstances de temps et de lieu, les moyens de réalisation les plus adéquats.

⁂

Aux yeux de nombreux anarchistes, cela implique une trahison. Car beaucoup ont confondu, et continuent de confondre le but et les moyens. Sans la vision des combats de barricades au-delà desquels ils ne voyaient rien, bien des gens ne seraient pas venus à nous. Ils y sont venus parce que la violence révolutionnaire répondait à leur nature, si bien que, trop souvent, nous n'avons attiré que des démolisseurs. Il y a là un vaste sujet d'étude sur lequel je ne veux pas m'étendre.

Ce qui importe surtout, c'est que le communisme, le collectivisme ou le socialisme libertaires sont des principes dont les normes d'application varient selon les conditions historiques. C'est que l'on peut parfaitement être partisan du socialisme, au sens exact du mot, et de la suppression de toute forme d'Etat et d'autorité politique, sans pour cela accepter la lutte armée pour le triomphe de ces conceptions.

Tel fut le cas de Godwin. Tel le cas de Proudhon. Tel le cas de Tolstoï. Tel celui de Tucker, qui prit tant à Proudhon. Tel le cas de notre camarade allemand Gustav Landauer, qui dans ce premier quart de siècle fut, avec Rudolph Rocker, la figure la plus marquante de l'anarchisme allemand. Tel fut, en grande partie, le cas d'Elisée Reclus. Tel le cas de Han Ryner. Tel le cas de camarades moins connus, mais tout aussi dignes de respect que ceux qui ne croyaient qu'en la révolution violente armée.

Bakounine lui-même, dont on a prétendu s'inspirer en parlant de la « révolution bakouninienne », écrivait le 15 février 1875 à Elisée Reclus : « Oui, tu as raison, la révolution, pour le moment, est rentrée dans son lit, nous retombons dans la période des évolutions, c'est-à-dire dans celle des révolutions souterraines, invisibles, et souvent même insensibles ». En novembre de l'année précédente, il avait écrit à son ami le poète Ogareff: « Mon ami, je me suis retiré définitivement de toute activité pratique. D'abord parce que le temps n'est plus favorable à de telles entreprises ». Et après avoir montré le renforcement de l'Etat et du monopole financier, il ajoutait: « Je ne dis pas que l'on ne puisse rien faire pour le moment, mais ce nouveau phénomène exige une nouvelle méthode ». Ceux qui parlent encore de révolution bakouninienne ignorent combien ils sont éloignés de la pensée de l'homme clairvoyant dont ils croient s'inspirer.

⁂

Pour ma part, j'ai toujours reconnu que les adversaires de la violence étaient plus près que ses partisans de la pureté antiautoritaire. Simplement, je ne croyais pas en la possibilité de leur triomphe. Mais maintenant celui-ci apparaît plus incertain encore par la violence armée. Nous sommes donc obligés, ou de renoncer à nos idées, ou de trouver des tactiques nouvelles.

Or, il n'est pas question de renoncer à nos idées: nous voyons trop où mènent le capitalisme et l'Etat. L'égalité économique, l'humanisme et le socialisme libertaire ont une valeur fondamentale éternelle et nous devons y rallier le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes. Nous devons aussi lutter pour leur triomphe, pour le progrès de leur acceptation, pour influer dans leur sens — c'est le programme minimum — l'évolution de l'humanité.

Gaston LEVAL.

PERMANENCE. — Les animateurs de « Contre-courant » tiennent une permanence les mardis, jeudis et samedis de 15 h. à 18 h., 11, rue de Sévigné (boutique rose), Paris-4e (métro: Saint-Paul ou Chemin-Vert).

Service de librairie

Les prix, indiqués entre parenthèses, s'entendent port payé. Pour plus de sûreté, il est mieux de recommander l'envoi en ajoutant 25 *francs à la commande. Certains titres sont en nombre restreint et susceptibles d'être majorés lorsque le stock sera renouvelé. Envoyer les fonds nominalement à* Louis LOUVET, 34, *rue des Bergers, Paris*-15e (*Chèque postal:* 880-87 *Paris*).

NOS EDITIONS

LIVRES. — *J. Grave*, La société mourante et l'anarchie (230). - *Séb. Faure*, L'Imposture religieuse (310). - *L. Louvet*, Aux sources de l'anarchie (125). - BROCHURES: *G. Berneri*, La société sans Etat (30). - *Ch.-A. Bontemps*, L'esprit libertaire (15). - *P. Colombani*, La vérité sur la franc-maçonnerie (30). - *A. Lapeyre*, Le Problème espagnol (30). - *P. Lapeyre*, De Gaulle tout nu (30). - *L. Louvet*, Découverte de l'anarchisme (25). - *A. Maille*, Le problème démographique (20). - *J. Vassivière*, La virginité chez la jeune fille (30).

CONTRE - COURANT

34, rue des Bergers
Paris-15e

ANIMATEURS: **Louis LOUVET** et **André MAILLE**

MODALITES DES ABONNEMENTS
à la seconde série (janvier-juin 1953)

ABONNEMENT SIMPLE. — *France et Union française :* 300 fr. (24 numéros) ; 160 fr. (12 numéros). — *Extérieur :* 380 fr. (24 numéros) expédition groupée tous les 15 jours.

ABONNEMENT DE PROPAGANDE. — CINQ CENTS FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros et un versement au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — MILLE FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros, une aide pour le lancement de l'hebdomadaire et un versement au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT D'ESSAI. — CENT FRANCS, envoi de huit numéros. (Ce genre d'abonnement est surtout destiné — à notre avis — à faciliter ceux de nos amis qui veulent intéresser à notre propagande des personnes susceptibles ensuite d'y adhérer elles-mêmes.)

ENVOI DES FONDS *nominalement* à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). Compte chèque postal 880-87 Paris, même adresse.

Imp. spéc. de *Contre-courant*, 34, rue des Bergers, Paris-15e
Le gérant: HAINER.